

*« Enfin, on se rencontre »*

Jean-Renaud d'Elissagaray

J'ai la joie d'être père de trois enfants, Antton, Daria et Vicente. Ils sont aujourd'hui de jeunes adultes épanouis, chacun traçant en confiance son chemin dans la vie, ce qui réjouit mon cœur de père. Mais, si j'ai vécu les naissances d'Antton et Daria, je n'ai pas eu la chance de vivre celle de Vicente. En effet, ce dernier est entré dans ma vie alors qu'il avait déjà quatorze ans. J'en avais 54. Il est le fruit d'une relation que j'avais eue bien avant mon mariage avec Lorène.

Revenons à l'origine de cette histoire. Jeune trentenaire, j'étais parti en mission dans les bidonvilles de Santiago du Chili. Je fréquentais alors Lourdes, une chilienne des beaux-quartiers. Un jour, alors que ma mission allait bientôt s'achever et que j'envisageais de repartir en France, Lourdes m'annonça qu'elle attendait un enfant de moi. Cela me plongea immédiatement dans un grand désarroi et un questionnement sans fin. Qu'est-ce que ma famille, mon entourage, allaient penser de moi ? Est-ce que j'étais prêt à être père dans ces conditions ? Bien sûr je rêvais de fonder une famille, de transmettre mon nom. Mais je n'avais pas planifié que ça arriverait comme ça. Lourdes était-elle la femme avec qui je voulais vraiment fonder une famille ? Devais-je me marier avec elle ? Devais-je m'installer au Chili ? Devais-je rentrer en France avec elle et l'enfant ? C'était si inattendu, je ne savais pas du tout comment réagir vis-à-vis de Lourdes. Devant ma perplexité et mon blocage, notre relation s'est un peu tendue. Et soudain, retournement de situation. Lourdes m'annonça quelques semaines après que finalement l'enfant n'était pas de moi mais de son ex-mari américain. Cela était plausible car il lui arrivait de le revoir lorsque celui-ci revenait au Chili solder ses affaires après son divorce. Cette volteface brutale me paraissait très bizarre mais en même temps, cela m'arrangeait bien de ne pas être le père d'un enfant imprévu, comme un soulagement. Je suis rapidement reparti en France, et nous en sommes restés à cette dernière version, je n'étais pas le père de l'enfant.

De retour en France, j'ai été vite happé par de nouvelles aventures entrepreneuriales. Le souvenir de l'incident avec Lourdes s'estompait peu à peu. Prévenu de la naissance de son fils, je lui envoyais même un cadeau de naissance. Puis un grave accident me plongea dans un coma profond et fit basculer ma vie. En convalescence à l'hôpital de Garches pour une rééducation musclée, je reçus la visite surprise de Lourdes et de ce fils. Mais mes neurones n'étaient pas encore complètement réalignés. Je me souviens bien de Lourdes à mon chevet mais pas de la présence de l'enfant, alors que mes sœurs présentes s'en souvenaient très bien longtemps après. Ma sortie miraculeuse du coma, mes mois de rééducation avaient presque éclipsé de ma mémoire cette possible paternité. Et pourtant, le doute demeurait malgré tout. Il était comme un caillou dans ma chaussure. C'était comme si une part de moi, très profonde, ne voulait pas rompre ce lien invisible avec la chair de ma chair. Plus tard, Lorène, mon épouse, m'a interrogé : Pourquoi n'es-tu pas parti au Chili faire la vérité sur l'enfant ? La situation était complexe. J'avais d'abord une certaine colère envers Lourdes pour cet aller-retour incompréhensible. Mais surtout, l'existence de cet enfant hors mariage tranchait tant avec mon éducation et mon milieu social. Si ma paternité était avérée, comment aurais-je pu annoncer cela à mon père qui avait placé de si hautes ambitions et espérances en moi, son fils aîné, celui qui transmettrait le nom de la famille, nos racines basques ? Mon père était quelqu'un de très directif, il exigeait beaucoup de moi et ma peur de le décevoir me paralysait. Je me rends compte aujourd'hui que mon père a exercé une influence sur moi très longtemps. Je pense que je ne suis vraiment devenu père qu'après son décès, c'est-à-dire quand j'ai eu 49 ans. À partir de ce moment, j'ai pu prendre mes décisions sans les mettre systématiquement dans la perspective de la réaction de mon père.

Cette paternité chilienne, que je n'avais peut-être pas voulu affronter sur le moment, m'est donc revenue en pleine face alors que j'étais marié avec Lorène depuis plusieurs années déjà et j'avais deux enfants avec elle. C'est un mail écrit par un jeune adolescent de 14 ans souhaitant me rencontrer qui a fait de nouveau basculer ma vie. Cet appel, je ne m'y attendais pas ; ou plutôt c'est ce que j'avais peut-être toujours su ou désiré au tréfonds de mon cœur. Ce mail effaçait soudainement tout doute. Vicente était bien mon fils, celui que j'avais eu avec Lourdes, et il allait falloir affronter cette paternité nouvelle me prenant à dépourvu dans ma vie d'homme, de mari et de père.

Malgré mes peurs, une force vitale me prit les tripes instantanément. Une confiance mystérieuse, ma boussole intérieure comme je l'appelle, me poussait à accepter de rencontrer Vicente. De manière étonnante, la colère qui persistait envers Lourdes s'estompait petit à petit. Il me fallait encore vaincre ma peur viscérale de décevoir ma femme, mes deux enfants, et mon père. Beaucoup de questions se bouscuaient dans ma tête. Comment annoncer à ma femme, mes enfants, ma famille, mes amis cette paternité longtemps mise sous le boisseau ? Quelle allait être leur réaction ? Mon statut « bien sous tous rapports » allait prendre un sérieux coup. Quel fils, quel mari et quel père devenais-je à leurs yeux ? Et surtout, comment gérer cette nouvelle paternité ? Comment répondre à cet appel de mon enfant de quatorze ans déjà ? Je ne savais rien de lui. Nous n'avions pas d'histoire commune, pas de souvenirs partagés. Peut-on construire si tardivement une relation père/fils à partir d'une page vierge ? Et comment avait-il vécu cette absence ? Comme une trahison ? Qu'est-ce que sa mère lui avait raconté sur moi ? Quel père pourrais-je être pour lui ?

Plus question de tergiverser. Je devais faire la vérité rapidement. Le sang de mon sang m'appelait au Chili. Suite à ce mail, j'ai avoué rapidement l'existence de Vicente à Lorène. Mais je lui ai demandé de garder le silence tant que je ne l'avais pas rencontré moi-même. Cela a duré trois longues années. Ce fut un supplice pour elle, notamment vis-à-vis de nos enfants. Mais je n'arrivais pas à franchir ce pas décisif du jugement de mon entourage et surtout celui de mon père. Je l'imaginais sévère sur cet état de fait et me voyais descendre de mon piédestal. Mes projections étaient mauvaises. Après coup, j'ai réalisé qu'il était plus tolérant que ce que je pensais mais sa grande pudeur avait empêché des échanges parfois intimes entre nous. Nous manquions de proximité et de dialogue. Il m'impressionnait. Il serait sûrement tombé sous le charme de ce petit-fils surprise. De nombreux illustres basques n'ont-ils pas émigré en Amérique du Sud. Un petit-fils en Amérique du Sud, voilà qui l'aurait peut-être amusé ? Mais je me suis dégonflé et il est mort sans connaître l'existence de Vicente. C'est pour moi un remord éternel. Malgré tout, c'est suite à son décès que nous avons sauté dans un avion après l'enterrement. Il fallait une émancipation, mais qu'elle fut douloureuse !

À partir du moment où Lorène connaissait l'existence de l'enfant, elle n'a eu de cesse de m'inciter à le rencontrer au Chili. Mais elle voulait m'accompagner. Elle voulait assumer sa part de responsabilité dans l'histoire, c'est-à-dire signifier qu'elle aussi accueillait Vicente, solidaire de son mari. Si cela me reconfortait, je n'étais pas rassuré de vivre cette épreuve en duo, ne présageant pas de ma réaction là-bas. Mais surtout, ce qui me bouscula le plus, c'est que Lorène n'envisageait nullement d'y aller sans les enfants. En cela, sa position était diamétralement opposée à la mienne. Il me paraissait inconcevable de ne pas voir une première fois Vicente avant de le présenter aux enfants. L'inconnu de la situation était telle que je voulais déminer le terrain avant d'exposer les enfants à leur demi-frère. Lorène a eu gain de cause, je m'en suis remis à son intuition féminine et à son cœur de mère. Nous sommes partis rencontrer tous les quatre Vicente au Chili. Nous étions sur un même pied d'égalité dans l'épreuve ; car cela en était quand même une. C'est dans l'avion qu'Antton et Daria, âgé de 10 ans et 9 ans, ont appris qu'ils allaient rencontrer un frère qu'ils ne connaissaient pas. Leurs questions d'enfant, que je redoutais, ne m'ont pas

raté. Ils ont d'emblée souligné les points les plus délicats : *alors on peut faire un enfant et ne pas s'en occuper ? On a le droit ? Maman, tu as dû beaucoup pleurer ? Je serai toujours l'aîné ? Il portera notre nom ? Papa va rester au Chili avec Lourdes ?* Criant de vérité et de pertinence. Il m'a fallu répondre avec mon cœur de père, attentif et en vérité.

Avant d'évoquer cette rencontre qui changea non seulement ma vie mais aussi celle de ma famille, je voudrais m'arrêter sur l'homme et le père que j'étais avant de découvrir que j'avais un fils au Chili. Car si l'entrée dans ma vie de Vicente s'est si bien passée malgré des moments de combats intérieurs et en couple, c'est parce que mon histoire, ma rencontre avec Lorène, notre mariage, l'arrivée si désirée et si difficile de nos deux enfants, avaient sans doute préparé nos cœurs pour vivre cela dans la confiance, la foi, le pardon et le désir de vérité.

Mon épouse Lorène fait partie des femmes qui ont été exposées au distilbène, un médicament reconnu aujourd'hui défectueux. Parmi ses effets nocifs, il y a notamment les complications sur les grossesses. Antton, notre premier enfant, est finalement bien arrivé après des mois d'angoisse et nous avons failli perdre notre fille Daria, à deux reprises lors de la deuxième grossesse. Lorène étant hospitalisée les quatre derniers mois de celle-ci, j'ai dû m'improviser père et « mère » d'Antton, à peine âgé d'un an. Le soir et la nuit, j'étais seul, je ne pouvais compter que sur moi : toilette, dîner, coucher, réveils de nuit, poussées dentaires... Cette responsabilité paternelle exclusive a forgé une relation particulière avec mon fils, Antton. Ces moments ont gravé à tout jamais, surnaturellement, un lien indéfectible entre nous. Plus tard, il a fallu partager cette relation unique avec la femme qu'Antton a choisie pour épouse. C'est à ce moment particulier que j'ai pris la mesure de cette relation hors norme entre nous deux. J'ai compris qu'être père était une grande joie et surtout un grand mystère. Le sentiment de paternité, ce lien qui nous unit, s'était forgé peu à peu, sans que je m'en rende compte, se nourrissant de tous ces moments partagés au fil des années. Ce lien donne de la force pour traverser les épreuves. Avec Daria, la paternité a été une explosion. Contre toute attente, ma fille a bien atterri sur terre. Petite, j'avais besoin de la porter et de profiter de ce miracle sur pieds. C'était viscéral pour moi. Il me fallait la savoir blottie dans mes bras et la bercer des heures durant comme pour être sûr qu'elle était bien vivante. L'expression « chair de sa chair » a pris toute sa puissance et sa signification ultime. La paternité est devenue comme une joie permanente, une reconnaissance, une redevance, quelque chose de difficilement exprimable. La fragilité du début de notre histoire commune s'est transformée en une force vitale. Il a fallu un jour partager Daria avec un autre homme. Pas facile. Comme le dit très bien sa mère, en tant que parent, on a l'impression de ne pas avoir fini son job de papa. Mais le gendre valait la peine. Je suis heureux et en même temps, je sais que j'aurais toujours peur pour elle. Leurs engagements dans le mariage me font découvrir une autre facette de la paternité. Le pincement au cœur de voir son enfant s'échapper quand il grandit et s'engager à son tour dans la fondation de son foyer. Il n'a plus besoin de moi ou en tout cas, autrement, différemment. Je me sens vulnérable dans la paternité et en même temps ils sont ma force. Ces deux enfants, quasi miraculés, nous ont immédiatement fait prendre conscience que l'arrivée d'un enfant, malgré nos angoisses, ajoute à nos existences le sel de la grâce, de la joie, de la beauté de la vie dans tout ce qu'elle comporte de fragile et d'imprévu. Ils ont donné une autre dimension à ma vie. Ils m'ont fait devenir père. Après la naissance de Daria, il fallait néanmoins nous résoudre. Il n'était plus possible d'avoir d'autres enfants comme nous le souhaitions, selon nos plans d'avant mariage. Antton et Daria sont arrivés et sont devenus de véritables cadeaux du ciel qui appelaient donc une réelle responsabilité, un investissement total. Ils nous étaient confiés mystérieusement.

Ainsi, chaque moment passé avec eux durant leur enfance et même adolescence devenait pour moi un rendez-vous à ne pas rater. C'est ainsi que je vivais et concevais mon rôle de père : dans une présence constante, parfois trop pressante ou directive malgré moi, un chef de tribu familial, soucieux de transmettre une histoire familiale, des racines, des traditions. C'est pour cela qu'à l'arrivée de Vicente dans ma vie, je me suis senti si démuné. Il me fallait réinventer une manière d'être père. Quel père

pouvais-je être moi qui n'avais pas connu ce fils dès sa naissance ? Moi qui n'avais pas la même culture que lui. J'ai eu l'immense chance d'être accompagné et bousculé dans mes angoisses, mes questionnements et mes tâtonnements par mon épouse Lorène. Son amour, son soutien, sa clairvoyance, sa fidélité, son exigence de vérité, son instinct maternel m'ont porté, m'ont encouragé pour aller jusqu'au bout de ma démarche et endosser à nouveau ma responsabilité de père. Je ne la remercierai jamais assez. Si à la réception de ce fameux email, le dilemme avait été cruel pour moi. L'idée d'accueillir ce troisième enfant si désiré dans notre famille était une évidence.

Lourdes aussi m'a accompagné dans cette lourde tâche. Elle avait toujours essayé de garder le lien avec moi et je ne m'y étais jamais opposé, sans relier cela à une quelconque paternité. Lorène et Lourdes étaient devenues au fil du temps de vraies amies. J'ai su des années plus tard que lors de leur première rencontre, ayant formidablement accroché avec Lorène, Lourdes avait décidé qu'elle passerait par elle le moment venu pour m'aider à accepter ma paternité. Or, je n'avais jamais évoqué avec Lorène le sujet de ce doute de paternité. J'aurais voulu le faire avant notre mariage mais tout s'est passé si vite dans notre rencontre et notre engagement que je m'étais toujours dit que je pourrais lui en parler après notre mariage. Cet après a en fait duré de nombreuses années. Je m'en suis mordu les doigts. Ce qui blessa profondément mon épouse dans cette histoire, ce n'est pas tant d'avoir eu un fils avant notre rencontre, c'est surtout de ne pas avoir eu suffisamment confiance en elle et en notre amour pour lui partager ces doutes pendant des années.

Revenons à ma première rencontre avec Vicente. Nous sommes donc partis en famille au Chili et avons choisi une sorte de terrain neutre. Nous avons rejoint l'appartement de Lourdes dans une station de ski chilienne où les enfants pouvaient s'amuser. Avant d'arriver, mille questions me pressaient. Comment chacun va-t-il réagir ? Va-t-il y avoir du ressenti ? Mais la rencontre fut d'abord de joyeuses retrouvailles amicales entre Lorène et Lourdes qui nous ouvrit la porte. Elle était accompagnée de son mari, Juan, un solide gaillard très jovial qui avait endossé le rôle de père de Vicente pendant toutes ces années, et de deux jeunes filles, les sœurs de Vicente. Rapidement, je me mis à chercher des yeux ce fils avec qui je n'avais échangé que brièvement via Internet. Et puis, soudain, un adolescent comme on peut se l'imaginer rentre nonchalamment dans la pièce, les écouteurs vissés aux oreilles. Il voit d'abord Lorène, les enfants. Moi je reste en retrait et j'observe. Soudain, nos regards se croisent. Je vois tout de suite dans ses yeux comme un soulagement, une quiétude. Je lis intérieurement : « Enfin, on se rencontre ». Une lumière s'allume dans mon cœur. Elle ne s'éteindra plus. Vicente entre dans mes bras largement ouverts, le sourire franc. Je trouvais en face de moi le garçon que j'avais imaginé. Nous étions reconnus de manière instinctive. J'avais presque déjà vu sa douceur, sa malice, sa gentillesse, son charme, son intelligence. Lui-même avait dit à sa mère que sa décision de m'envoyer un mail de contact, sans l'informer au préalable d'ailleurs, avait été prise une fois qu'il ait vu la vidéo d'une émission de télé à laquelle j'avais participé en France. À la suite de cette vidéo, lui-même avait reconnu ce lien étrange et viscéral avec moi juste en me voyant à la télé. Il a fallu ajuster du jour au lendemain mon comportement de père vis-à-vis de Vicente. Quand Vicente était en ma présence et celle de Juan qui l'avait élevé, il me nommait « Jean-Renaud » et Juan « papa ». Cela avait le mérite de cadrer les relations. Justement, sur quelle base maintenant construire ma relation avec lui ? La seule brique initiale de notre histoire commune que je pouvais lui partager, c'était que ni sa mère ni moi n'avions un seul instant pensé à l'avortement. Il se savait aimé malgré la grande adversité. Je ne l'avais jamais évacué totalement de mon univers, de mon cœur.

Durant ces six jours passés ensemble, nous n'avons finalement pas ou très peu parlé du passé. Nous avons simplement acté une reconnaissance commune et l'envie d'aller plus loin. Entre les enfants, cette reconnaissance a été fulgurante. Ce fut mon test ADN infaillible. Lourdes après trois jours est venu nous

voir discrètement Lourdes lui en nous indiquant que jamais elle n'avait vu Vicente s'occuper de ses deux sœurs chiliennes comme il s'était occupé d'Antton et Daria. Et pourtant la communication ne pouvait être que subtile car Vicente ne parlait pas français ni les enfants anglais ou espagnol. Force était de constater que Vicente avait un charme désarmant, il était attachant. Voilà qui facilitait grandement la tâche. Il fallait maintenant piloter la construction d'une vraie relation père et fils. J'essayais de dérouler un plan dans ma tête. Cela n'allait pas être simple à quinze heures d'avion l'un de l'autre. Sans présence physique, il restait des échanges virtuels. Mieux que rien mais loin d'être satisfaisant pour construire une relation en profondeur. Pouvais-je être un soutien financier ? Je ne pouvais me substituer à Juan, son père adoptif sur ce terrain-là. Les liens avec la famille élargie seront à construire mais ce sera précieux car les racines ne sont pas là. Reste le lien biologique qui a été établi à la fois par la ressemblance physique et l'attirance instinctive. C'est un bon début. Je construirai rapidement la tribu. Vicente devait se savoir accueilli par tous en France, ma famille, ma belle-famille, les amis. Une vraie stratégie sera rapidement mise en place avec succès. Vicente a trouvé chez nous un accueil et un amour inconditionnel. Il a trouvé un refuge sécurisant, surtout quand sa mère, Lourdes, est tombée gravement malade puis est rapidement décédée. L'affection entre sa mère et Lorène, qu'il avait par lui-même directement constatée, a été d'un grand réconfort le moment venu.

Il m'a fallu naviguer subtilement et me frayer un chemin sans ébranler la relation et l'histoire entre Vicente et Juan qui l'avait élevé et l'avait aidé à se développer humainement et professionnellement. Hors de question d'effacer ces actifs. La première tâche fut de démontrer tout l'amour filial que j'avais pour lui, au même titre que celui pour Antton et Daria. C'était la porte d'entrée incontournable. Puis lui faire comprendre sans rien brusquer ou choquer que s'il voulait un jour que je l'adopte officiellement ce serait fait avec fierté. Qu'il pouvait porter le nom de d'Elissagaray s'il le souhaitait. Mais sa relation avec Juan était prioritaire et il ne fallait en rien blesser l'un ou l'autre sur ce sujet. Une fois ce message transmis, il me restait à approfondir notre relation, la consolider, la faire grandir et préparer ce qui devait substituer après ma mort. Mon attitude, mes mots, mes paroles étaient sur une ligne de crête : ne pas m'imposer vis-à-vis de Vicente et de Juan, ne pas l'imposer vis-à-vis de Lorène, Antton et Daria. Eviter les maladresses, rester vrai, ne pas avoir peur, être à l'écoute. Décidément, si l'instinct paternel était viscéral au départ, la paternité au quotidien devait se construire et se réapprendre. Mon travail a été très grandement encouragé par ce qui se jouait avec les trois enfants. La symbiose a été tout de suite réussie. Et d'eux-mêmes, ils ont pris des initiatives qui m'ont confirmé dans cette paternité multiple. Outre la réussite totalement inespérée de la première rencontre au Chili, d'autres épisodes ont confirmé la naissance de cette nouvelle fratrie. Antton à l'âge de 16 ans décida de lui-même de faire un stage humanitaire en Argentine. Les deux frères se sont arrangés entre eux pour qu'Antton à la suite de sa mission viennent partager la vie de Vicente alors étudiant à Santiago. Vicente s'est chargé de tout l'accueil de son frère pour un séjour fondateur. Il a répété l'opération avec mon neveu qui lui est venu s'installer six mois au Chili pour un séjour scolaire. Les deux frères se sont retrouvés quelques années plus tard pour concevoir un discours mémorable à l'occasion du mariage de leur sœur, Daria. Daria, à la suite de Vicente, a choisi de suivre des études de psychologie. La solide fratrie qui s'est finalement rapidement construite émerveille le père que je suis et m'encourage à frayer un chemin pour développer encore plus les racines d'une famille jamais imaginée comme cela, alors que depuis ma jeunesse je n'ai eu cesse de vouloir créer une famille heureuse et que je ne me suis marié qu'à 36 ans.

Le départ des enfants du foyer familial libère la parole. Antton s'est déjà éloigné pour suivre ses études et préparer son mariage. À travers son feed-back, j'apprends sur le tard les travers paternels que je n'ai pu éviter. Malgré une expérience parfois pénible avec mon propre père, j'ai répété sans m'en rendre compte, ce réflexe de contrôle sur la vie de mes enfants. Malgré mon intention de bien faire, les aider, les protéger, les pousser, les corriger, j'ai parfois poussé le bouchon trop loin et la directivité de mes

initiatives a trop souvent empiété sur leur liberté d'action ou de décision. C'est un peu tard que j'apprends la leçon. Mais peut-être pas... Une nouvelle chance m'est donné avec Vicente de corriger le tir.

Ce que je suis aujourd'hui, je le dois en grande partie à ma femme et à mes enfants. Si j'ai toujours eu ce désir de paternité, je n'aurais jamais imaginé qu'il me ferait passer par autant d'épreuves et de joie et qu'il me façonnerait à ce point. Ce sont mes enfants qui m'ont éduqué à la paternité. Chacun à leur manière, avec leur personnalité et leur qualité, ils m'ont bousculé et m'ont fait grandir. Ils ont été mon réconfort dans l'imprévu. Ils ont été l'inattendu si désiré de ma vie. Grâce à Antton, j'ai appris à nuancer mes décisions dans la gestion de la famille, mais aussi à être davantage en vérité. Daria, a éduqué ma paternité vers plus de sensibilité, d'attention, de bienveillance, d'innocence. Quant à Vicente, clairement il a poussé plus loin mon sens de la responsabilité parentale. Notre histoire a poussé loin ma réflexion sur le rôle de père, notamment du père absent. J'ai une reconnaissance totale à son égard de m'avoir accueilli sans reproche apparent, sans ressentiment trop négatif, que je sache, avec une envie de construire un avenir commun.

J'ai pour habitude de parler de boussole intérieure, ces intuitions inexplicables qui viennent du plus profond de notre cœur. En tant qu'époux, ma boussole intérieure s'oriente grâce à la confiance de ma femme, en tant qu'homme, c'est grâce à ma confiance en celui qui est le Chemin et la Vie, ce Dieu père qui m'avait déjà tout pardonné – mes maladresses, mes errements, mon manque de courage. En tant que père, ma boussole intérieure s'oriente grâce à l'amour, l'inventivité et la liberté de mes enfants. Ma paternité n'est pas figée, acquise une bonne fois pour toutes, elle se conquiert, se construit et évolue chaque jour au rythme de mes enfants et bientôt petits-enfants.